

Noël 2010

MESSE DE LA NUIT

Quand commence le règne de Dieu

En ces jours-là parut un édit de l'empereur Auguste, ordonnant de recenser toute la terre. [...] Chacun allait se faire inscrire dans sa ville d'origine. Joseph, lui aussi, quitta la ville de Nazareth en Galilée, pour monter en Judée, à la ville de David appelée Bethléem, car il était de la maison de David. Il venait se faire inscrire avec Marie, son épouse, qui était enceinte. Or, pendant qu'ils étaient là, arrivèrent les jours où elle devait enfanter. Et elle mit au monde son fils premier-né ; elle l'emballota et le coucha dans une mangeoire, car il n'y avait pas de place pour eux à l'hôtellerie.

Dans les environs se trouvaient des bergers qui passaient la nuit dans les champs pour garder leurs troupeaux. L'ange du Seigneur s'approcha, et la gloire du Seigneur les enveloppa de sa lumière. Ils furent saisis d'une grande crainte, mais l'ange leur dit : « Ne craignez pas, car voici que je viens vous annoncer une bonne nouvelle, une grande joie pour tout le peuple : Aujourd'hui vous est né un Sauveur, dans la ville de David. Il est le Messie, le Seigneur. Et voilà le signe qui vous est donné : vous trouverez un nouveau-né emballé et couché dans une mangeoire. » Et soudain, il y eut avec l'ange une troupe céleste innombrable qui louait Dieu en disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes qu'il aime. »

Un jour, les disciples demandèrent à Jésus : « Apprends-nous à prier ». Jésus leur répondit : « Quand vous priez dites : "Notre Père ! Que ton règne vienne" ». Depuis lors, les chrétiens se reconnaissent à cette prière. Bien au-delà des frontières confessionnelles, des déclarations dogmatiques ou des pratiques rituelles, cette demande structure la vie des baptisés. Dire « Que ton règne vienne » mobilise les forces de la vie humaine, puisque c'est le dynamisme même de la vie chrétienne qui s'exprime. En effet, cette demande rompt avec la manière dont notre monde va (ou plutôt ne va pas) ; c'est aussi une manière de se mettre à l'école de l'Évangile annoncé par Jésus en plaçant notre désir de vivre dans le souffle de l'Esprit-Saint ; c'est enfin rejoindre le plus profond de ce qui a été placé au cœur de notre vie par l'acte créateur, au cœur de ce qui fait l'humanité. Il est clair que demander à Dieu « que ton règne vienne », c'est vivre le mouvement de la vie.

La célébration de cette nuit de Noël nous place dans ce mouvement. Le texte de l'Évangile lu à l'instant nous place dans la compagnie des bergers. Dans la nuit, ils écoutent, ils observent. Ils sont attentifs au mouvement des bêtes et à la rumeur de la campagne. Ils regardent le ciel. Ils veillent... Leur mémoire est emplie des textes de la Bible ; quand ils regardent la ville de David, ils ne peuvent pas ignorer la promesse faite à David et redite par Isaïe, comme nous l'avons entendu à l'instant.

Les bergers sont notre modèle cette nuit. Nous aussi nous veillons. Nous sommes désireux d'entendre les pas de celui qui vient. Nous aussi nous sommes dans l'impatience que s'éveillent les cœurs endormis et nous craignons l'habitude et la répétition indéfinie des mots et des choses. Nous aussi sommes désireux que vienne le messie promis.

Pourquoi cette attente, cette tension vers l'avant ? Nous avons peut-être été lassés de trop d'échecs ou de vaines tentatives pour quitter quelques vieilles ornières. Nous avons peut-être au cœur une vieille rancœur et nous ressasons une humiliation, une faute ou une décision fâcheuse... Il est certain que nous nous heurtons à la force des choses à commencer par nos limites et que la mort nous enlève peu à peu ou brutalement ceux que nous aimons. Parce que nous avons appris que nous ne pouvions compter sur nos seules forces, nous avons l'audace de reconnaître que nous sommes dans l'attente d'un Autre.

Or voici que dans cette nuit, nous apprenons que notre attente n'est pas vaine. Notre vie n'est pas vide. Comme aux bergers jadis, un message nous est donné. Une grande nouvelle : le Règne de Dieu commence. Selon la promesse, attestée par les Écritures, il commence dans la ville de David. Ce n'est pas dans un palais. Ce n'est pas davantage dans le mouvement des puissances qui dominent le monde et qui ont à leur disposition de l'argent et des armes et grâce à cela des serviteurs, des relations, des machines et des armes... Non, c'est un enfant ! Un enfant ? Oui, vraiment, un nouveau-né ! Que peut faire un être si faible contre les forces qui dominent le monde ? Est-ce folie ?

Pourtant, d'expérience humaine, nous savons que la faiblesse de l'enfant est une force, car elle appelle à ce qu'il y a de meilleur dans le monde. La venue d'un enfant appelle chacun à naître à son tour, à renaître, à laisser paraître le meilleur de lui-même.

Le message aux bergers précise : l'enfant dans la crèche est un signe. Or dans un signe, il y a d'abord ce qui est perçu, visible, tangible ou sensible, mais il y a aussi ce qui ne se voit pas, et demeure invisible. Ainsi dans la précarité de la naissance, un enfant est-il une invitation à percevoir l'invisible, Dieu à l'œuvre, Dieu qui commence son règne.

Pour qu'une réalité soit un signe, il faut une certaine proportion entre le visible et l'invisible. Il importe donc de voir quel est le rapport entre l'enfant et le règne de Dieu. Nous en parlons souvent en terme de morale – mais en cette nuit de Noël, il y a plus que la morale : il y a quelqu'un qui vient.

Ainsi se dévoile le visage de Dieu. C'est un visage nouveau. Ce n'est pas le juge qui s'impose avec fracas ; ce n'est pas le tonnerre des armes et des machines ; ce n'est pas le rutillement ni le clinquant de la fête mondaine, mais un nouveau-né : donc un appel.

Tel est le commencement du règne de Dieu. Soyons de ceux qui écoutent la leçon donnée par les bergers. Ainsi, lorsque nous prions « Notre Père », et que nous lui demandons de faire venir son règne, nous lui demandons d'ouvrir la voie royale, celle dont l'enfant Jésus est le signe. Nous pouvons aller de l'avant et annoncer la venue du Règne de Dieu, comme le firent les bergers.

Lorsque les anges eurent quitté les bergers, ceux-ci se disaient entre eux : « Allons jusqu'à Bethléem pour voir ce qui est arrivé et que le Seigneur nous a fait connaître. » Ils se hâtèrent d'y aller, et ils découvrirent Marie et Joseph, avec le nouveau-né couché dans une mangeoire. Après l'avoir vu, ils racontèrent ce qui leur avait été annoncé au sujet de cet enfant. Et tout le monde s'étonnait de ce que racontaient les bergers. Marie, cependant, retenait tous ces événements et les méditait en son cœur. Les bergers repartirent ; ils glorifiaient et louaient Dieu pour tout ce qu'ils avaient entendu et vu selon ce qui leur avait été annoncé.

Jean-Michel Maldamé o.p.

MESSE DU JOUR

Une parole éternelle

Au commencement était le Verbe, la Parole de Dieu, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement auprès de Dieu. Par lui tout s'est fait, et rien de ce qui s'est fait ne s'est fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes ; la lumière brille dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas arrêté. [...] Le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique, plein de grâce et de vérité. [...] Le Verbe est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu. Mais tous ceux qui l'ont reçu, ceux qui croient en son nom, il leur a donné le pouvoir de devenir enfant de Dieu. [...] Tous nous avons eu part à sa plénitude, nous avons reçu grâce après grâce : après la loi communiquée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ. Dieu personne ne l'a jamais vu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, c'est lui qui a conduit à le connaître.

Au soir de sa vie, après avoir vécu des années et années – tant que certains avaient pensé qu'il ne mourrait pas – l'évangéliste Jean a écrit une page par manière de porche d'entrée à son évangile. Ce texte vient d'être proclamé. Certains sont surpris, car pour eux Noël c'est la crèche. Cette surprise est légitime, car Noël (contraction française du latin « natalis ») signifie naissance ; ce mot évoque le commencement de la vie, lorsque l'enfant paraît. Pourtant à bien réfléchir, la naissance ce n'est pas seulement les premiers jours, les premiers regards, les premiers cris, les premières larmes ou les premiers sourires ; naître, c'est l'affaire de la vie tout entière. Du point de vue des parents, une naissance, c'est l'attendrissement et l'émotion, mais c'est aussi une responsabilité pour toute la vie. Ces éléments sont liés, parce que la naissance est l'avènement d'une personne et de son identité : non seulement au sens juridique de sa désignation, mais au sens le plus profond : sa capacité d'agir, de penser, d'entrer en relation et au plus profond de toute activité son être même. Ceci vaut pour Jésus.

C'est ce que fait l'évangéliste Jean dans son livre. Il nous dit l'identité de Jésus. Pour cela, il rapporte ses actions et ses paroles. Il note les actes de Jésus et il montre leur signification. Jésus guérit ; ces actions qui concernent le corps, l'esprit et le cœur disent qu'il est vraiment ce que signifie son nom, Jésus c'est-à-dire Sauveur. Jean raconte comment Jésus rassemble les foules et les instruit ; il montre comment il prend la peine de former de manière plus particulière ses disciples. Jean note les relations de Jésus avec tous : des hommes et des femmes, les proches, les foules, les notables de Jérusalem, les étrangers, ses amis et ses adversaires. L'évangile montre comment il tisse un réseau de relation différent. Il n'est pas fondé sur l'intérêt, ni sur des rapports de domination ou de séduction, mais sur la vérité et la transparence. Jean note soigneusement les paroles de Jésus ; il prend la peine de le situer dans leur contexte, mais aussi de les développer de manière à faire entendre leurs harmoniques. Il résulte de tout cela que Jésus n'a pas usurpé le titre par lequel les chrétiens s'adressent à lui, Seigneur et Christ. Il s'est manifesté comme sauveur, messie, envoyé de Dieu accomplissant la promesse.

Mais après avoir écrit tout cela qui permet de suivre Jésus du commencement de sa vie publique à sa victoire sur la mort – son ultime naissance à la plénitude de la vie humaine – Jean éprouve le besoin de dire quelque chose de plus. Il veut nous faire percevoir le plus profond de l'identité de Jésus. Il cherche à en dire la source.

Il se fonde sur un trait caractéristique de la vie de Jésus : le parfait accord entre ce que Jésus fait et ce qu'il dit. Il le constate ; pour lui ce n'est pas seulement affaire de morale (ne pas mentir). Il s'agit de quelque chose de plus profond : la source de son être. Pour le dire, il utilise un terme qu'il trouve dans la Bible et qui a suscité les commentaires les plus riches des prophètes et des sages : la notion de parole créatrice. Jean utilise les ressources de la tradition biblique, où il est dit que Dieu crée toute chose par la parole. Nous savons la richesse de la parole humaine, mais nous en éprouvons les limites : elle reste à l'extérieur, elle décrit, elle demande, elle transmet, mais en tout cela, elle n'est pas la source radicale de l'être qui agit à l'intime. La parole créatrice, la parole de Dieu, n'a pas ces limites ; elle donne l'être.

Dans le porche de son évangile, Jean explicite l'identité de Jésus en disant qu'il est cette parole créatrice. On emploie à son propos le terme latin qui est plus fort que le mot français banalisé et l'on dit que Jésus est le Verbe. Qu'importe le mot ! L'essentiel est d'entendre ce qu'il dit : Jésus

est plus qu'un prophète ou qu'un sage parmi d'autres, mais qu'il est l'objet d'un amour unique : un engendrement qui le constitue Fils de Dieu au sens plénier du terme.

Dans la lumière du jour de Noël, nous célébrons cet engendrement qui est l'intime de Dieu. Aussi dans la naissance de l'enfant Jésus, dans l'enfant de la crèche, nous n'en restons pas à l'émotion du premier commencement de la vie, nous voyons l'achèvement. Par les yeux de la foi, nous voyons son identité de Fils de Dieu. Nous l'honorons pour ce qu'il est : plénitude de Dieu qui se donne à nous pour nous donner part à sa vie.

Jean-Michel Maldamé o.p.